

Gérard Cartier

## Du neutrino véloce

ou

*Discours de la virgule*

*L'Étang, 11.7.11*

Mon cher Jean,

Il n'est plus d'usage de s'écrire. Le stylo aura bientôt rejoint le talc et la plume d'oie, et peu s'en faut que le jargon n'ait déjà tué la langue – par chance, les billets électroniques qu'on commet aujourd'hui s'effacent dans l'instant. Mais l'occasion réclame mieux. Juges-en plutôt. Avant-hier, à peine débarqué du train de Rang-du-Fliers, je bute sur un ami évanoui depuis l'École. Il avait trois heures à perdre avant une correspondance, S\* m'avait accordé la permission de minuit : nous voici à la *Brasserie Terminus Nord* à ressusciter imprudemment le passé. La poussière des années vole, il s'enfièvre peu à peu, les yeux dilatés sous ses verres, pétardant de la main ses cheveux gris pour y réveiller l'ancienne crinière : et revivant nos équipées à travers la banlieue rouge, les coups de main, les meetings à la diable aux portes des usines, et les longues virées nocturnes à chanter *L'Orient rouge* dans Paris assoupi, entassés dans une vieille Ami 6 collective (je me suis souvenu tout à coup de l'avoir empruntée pour rejoindre dans une chambre des Buttes-Chaumont une russe blanche dont j'étais amoureux, dont rien ne m'est resté, pas même le prénom... mais si : un volume des fantaisies lunaires de Laforgue, qu'elle mettait au-dessus de tout, malignement dérobé pour garder une trace d'elle), une guimbarde à l'habitable perforé par la rouille, au coffre lesté de tracts, ou de cette pesante littérature que nous préférions à toute autre (*Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao !*), j'ai regretté la folie qui nous soulevait de terre. Non que je m'y sois adonné bien longtemps, mais ce peu a suffi à me faire un passé : le sang brûlait en nous, le moindre évènement nous était une épopée.

Ce qui nous rapprochait nous avait assez vite éloignés. De notre clan de carbonari, je n'ai guère connu que les caves. On y multipliait jusqu'à l'aube, sur des châssis de soie encrassés d'écarlate, des imprécations à faire trembler le monde sur ses bases, pour peu qu'il ne fût pas sourd, comme il l'était en effet. Quant à mon ami, bien que tenu à distance par les gens d'Ulm (tout pétris qu'ils fussent de *philosophie scientifique*, ils se méfiaient des esprits trop géométriques), il avait longtemps hanté les étages de notre petite société. Une nuit d'hiver, dans le faubourg Saint-Germain, au cours d'une de ces réunions secrètes où il semblait que le monde allait se plier docilement à nos décrets (*la révolution la nuit !*), il avait vu passer deux ou trois de ces personnages qui semblent aujourd'hui sortis d'un roman : des clandestins, qu'on ne désignait que par leur nom de guerre, Hoche ou Varlin, comme dans la Résistance, et à leur tête le chef de la branche armée de la *Cause* – le mot me fit sourire, si naïf sur les lèvres fanées de mon ami, éclatante bannière d'aventures aussi fabuleuses désormais que les exploits de la *Légende des siècles*. Varlin avait délivré dans un souffle les instructions du mystérieux Dirigeant qui fomentait la stratégie, notre Mao, ou plutôt notre Lin Piao : car il a mal

tourné, paraît-il, emporté par une étrange lubie mystique qui, peut-être, couvait déjà en secret.

Des quarante ans qui ont suivi je n'ai presque rien su, comme s'ils ne comptaient pas auprès des quelques mois que nous avons vécus à l'École. Je compris seulement que mon ami avait traversé une terrible épreuve qui, ce sont ses mots, l'avait mené au seuil de la *folie*. Moi dont la vie est si mesquine que je ne me souviens pas l'avoir vécu, j'en ai éprouvé une étrange jalousie et je me suis amusé un instant, avec mes faibles moyens, à imaginer ce qui aurait pu m'anéantir. L'une de ces exécutions sommaires qui concluaient parfois les réunions de chantier ? Une désastreuse erreur de calcul provoquant la ruine des ouvrages et enfantant la mort dans un maelström de structures enchevêtrées ? Ou plutôt, si j'en crois tant de romans, l'une de ces séparations qui vous jettent bas et vous laissent hébété, pantelant, une femme disparue après des saisons d'ivresse, que la mémoire s'épuise à recréer à partir de rien ? Nos glorieuses années exhumées, celles qui avaient suivi balayées de la main, il a bien fallu parler d'autre chose. Figure-toi, me dit-il en baissant la voix, tout à coup fébrile, le regard enflammé, figure-toi que j'ai dans mon cartable de quoi faire voler en éclats le vieux monde ! Ne s'était-il donc pas assagi ? Il s'ensuivit un pénible silence. Mais tout à leur bière ou aux charmes de leur amie, les clients alentour n'avaient pas bronché – on n'a que faire aujourd'hui du Président Mao et de l'émancipation du prolétariat.

Pour toi, mon cher Jean, qui mets la grammaire au-dessus des autres arts, ce ne sera sans doute rien. Essaie pourtant d'imaginer. On a fait à Genève, où mon ancien condisciple est à la tête d'une petite colonie de physiciens, une découverte qui les a frappés de stupeur. Tu sais peut-être qu'on a construit là, sous la frontière, un gigantesque anneau souterrain où ces rêveurs attardés s'occupent à susciter des feux d'artifice en précipitant l'un contre l'autre des faisceaux de particules, et qu'ils tentent de surprendre, dans le rapide éclat des collisions, les formes cachées de la matière et les lois qui les régissent. Il faut bien qu'il y ait des lois dans l'univers, comme dans la société, comme dans la langue, sinon ce serait une intolérable anarchie – même si subtiles, si extravagantes qu'on ne les comprend pas, serrées dans des formules foudroyantes que l'esprit ne sait pas se représenter : comment se peindre cet espace que déforment les corps qui s'y déplacent, ce temps qui se rétracte avec la vitesse... Malgré mes longues études, j'en suis resté comme beaucoup au pommier de Newton, et il n'est pas jusqu'à lui qui ne me donne le vertige. Il m'est insupportable que les corps s'attirent, comme le font la terre et la pomme (car la pomme attire la terre !), sans le moyen d'aucun lien, d'aucun fluide, d'aucune onde. C'est comme si, ayant les yeux bandés, le nez pincé, les oreilles bouchées, les mains liées dans le dos, malgré le défaut de tous nos sens, nous étions secrètement ébranlés quand la femme aimée se tient près de nous – je te traduis le mystère en images, comme on le fait aux enfants dans les catéchismes : aux esprits peu habitués à l'abstraction physique, c'est le seul moyen pour deviner le monde.

Si m'a toujours fasciné ce qu'on appelait le macrocosme – je retrouve sans le vouloir ce mot désuet, que tu ne me reprocheras pas, je crois –, si je suis peut-être devenu ingénieur par la faute des étoiles (j'étais encore enfant : un pré oblique sous la Grande Sure, au milieu des forêts, le vent qui froisse les épicéas et là-haut, dans le grand tamis, des centaines de grains luisant dans une poussière pâle où une nuit, dérivant sur la Chartreuse, un œil rouge s'était mis à ciller), si les fontaines d'antimatière jaillissant au cœur des galaxies, les naines rouges et la lumière fossile du Big Bang m'envoûtent toujours, je n'ai jamais eu beaucoup d'inclination pour le microcosme. Mais écoute

bien. Nos savants ont découvert que des neutrinos envoyés de Genève vers Gran Sasso, au milieu des Abruzzes, avaient traversé la lunule de terre séparant les deux laboratoires *plus vite* que ne l'auraient fait des photons volant dans le vide ! Plus vite que la lumière, qui est à la science ce que l'oméga est à la langue : au-delà, plus rien. Hé bien si ! Tout s'écroulait. Ils avaient passé six mois à essayer de prendre l'expérience en défaut, à calculer l'attraction de la lune sur les neutrinos (pourtant si légers, me dit-il, que si chaque homme en serrait mille milliards dans sa main, il faudrait un milliard d'humanités, y compris tous les morts depuis Lucy, pour équilibrer un seul grain de genièvre !), six mois à mesurer les mouvements reptiliens de l'écorce terrestre et à spéculer sur la dilatation du temps due à la conjonction des planètes... Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, mais peu importe. Tout cela mis en chiffres, la même fatidique conclusion s'imposait : dans la course effrénée qui les avait jetés de Genève vers Gran Sasso (là-même, me dit mon ami en frappant la table de l'index, comme s'il révélait le secret de l'expérience, là-même où était détenu le Duce avant qu'au terme d'un *blitz* audacieux le bataillon Mors ne l'arrache à sa geôle), les neutrinos auraient précédé les photons de *soixante* milliardièmes de secondes...

Il allait justement à Londres soumettre un mémoire au terrible Comité de la revue *Nature*. Non qu'il prétendît, au moyen d'une thèse extravagante, forcer l'entrée de ce panthéon, mais afin de solliciter de ses pairs une réfutation – car telle est la dialectique des sciences, mon cher Jean, que c'est la contradiction qui les fait progresser, et que chaque transgression des lois écrites peut être féconde, comme en Histoire, et comme en Littérature – mais ici, peut-être, nous divergerons. Les Genevois avaient donc rédigé, dans leur meilleur anglais, vingt pages serrées que mon ami avait dans son cartable : de quoi pulvériser toutes nos certitudes. Je l'écoutais et je rêvais, revenant insensiblement à mes années de prépa. Je me suis revu dans les travées du lycée Champollion, prisonnier de ses murs marbrés qui n'avaient pas été repeints depuis Jules Ferry, de ses fenêtres grillagées d'où le ciel était banni. Tout conspirait à nous jeter dans les bras des professeurs qui semaient en nous la graine de la science future. De si belles lois gouvernaient pourtant l'univers : avait-on encore besoin de nous ? La thermodynamique ! La table de Mendeleïev ! Les chimistes ordonnaient la matière pour contenter leur raison, et la matière s'exécutait ; après le niobium et le molybdène, il *devait* exister, au nombre atomique 43, un autre élément : on l'y trouvait ! Cet édifice admirable, cette harmonie de l'ordre numérique, allait-on l'abattre ? Jeter le chaos dans la loi et abandonner le monde au désordre ? Après les sociétés humaines, qui refusaient décidément de se plier aux injonctions de la théorie, la société des choses se rebellait-elle contre l'algèbre ?

Quand je revins à moi, mon camarade agitait sous mon nez une mince liasse ornée d'un curieux idéogramme : le spectre du neutrino, me dit-il. Il me laissa mettre la main dans son précieux libelle, me surveillant d'un air anxieux, comme si la Révélation était écrite sur une feuille de palmier. C'était du grimoire, de cet anglais de basse-cour qu'on parle dans les symposiums, que je lus assez bien, ayant quelquefois dû m'y plier, troué d'équations furieuses auxquelles je n'entendais rien. Je remarquai dans le texte, en dépit des longues phrases qui le constituaient, l'absence de toute virgule. J'avais souvent noté ce travers chez les scientifiques, jamais pourtant poussé à cet excès : comme si l'auteur voulait inscrire son mémoire non seulement dans l'histoire des sciences, mais aussi dans celle de la littérature. Genève, m'expliqua-t-il, c'est la tour de Babel. J'ai dû composer avec mes collègues, des italiens, des allemands, des suisses, chacun avec ses traditions, son mode de pensée, son style. Plus encore que sur la découverte, des disputes

furibondes nous ont opposés sur la formulation et, tu en seras sûrement surpris, sur la position des virgules. Ne parvenant pas à nous accorder, nous avons choisi de les supprimer. Le lecteur les ajoutera lui-même, à sa guise. Et dans l'effort d'articuler les mots, de démêler les idées, de séparer ce qui revient au photon de ce qui est l'apanage du neutrino, l'un de nos confrères sentira peut-être un jour frémir une idée saugrenue, avant-coureuse d'une nouvelle révolution... Cette perversité me fit rire. Qui sait, pourtant ? Les grandes découvertes sont souvent le fruit d'effroyables courts-circuits de la pensée. En s'affranchissant des lois de la grammaire, ne pourrait-on pas surprendre des vérités insoupçonnées ?

J'ai été tenté moi-aussi, pour t'amuser, de supprimer de ma lettre toute ponctuation. Mais d'autres l'ont déjà fait, dans de gros romans, et il me faudrait retravailler ces pages. Or je me sens terriblement las, désenchanté, et même irrité par l'arrogance des Lettres, qui bien qu'étant le lieu de l'ambiguïté et de l'égarement des passions, prétendent expliquer le monde mieux que toutes les sciences coalisées. Hier, j'ai remis les quelques recueils qui m'étaient venus sous la plume, j'ai détruit mes manuscrits et tiré des planches les ouvrages de physique accumulés au fil des années : le *Discours sur l'origine de l'univers* d'Étienne Klein, la *Mécanique quantique* de Bitbol, et tant d'autres, enfouis sous la poussière, jusqu'au gros Staune qui servait à les caler, où ce foutu cagot, qui veut nous persuader que notre existence a un sens, prétend follement, dans l'harmonie des nombres, découvrir la main de Dieu. Je m'en promets plus de joie que de toute la Littérature.

Bien à toi

Gérard Cartier, né en 1949 à Grenoble, a été ingénieur. Derniers livres de poésie : *Le petit séminaire* (Flammarion, 2007), *Tristan* (Obsidiane, 2010). Un recueil de récits, *Cabinet de société* (Henry, 2011). *Du neutrino véloce*, écrit à la suite de la *furieuse* (et amicale) *controverse* évoquée en conclusion de ce dernier recueil, est dédié à Jean Le Boël et a pour hôte secret Olivier Rolin. Site personnel : [Au Monomotapa](#).